

XYZ. La revue de la nouvelle

Chenapan de sort

Claire Dé



Number 93, Spring 2008

Rites de passage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (2008). Chenapan de sort. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 26–29.

Chenapan de sort Claire Dé

Lui a dit :
— Penche-toi.

Il est tard, passé vingt-trois heures, les parents de Luisa De Felice sont ailleurs, pour une fois. Malgré sa fatigue, sa mère a souhaité s'évader de la maison un samedi soir, aussi son père l'a-t-il emmenée à ce cinéma du centre-ville pour la dernière séance. Avant qu'ils ne soient revenus par autobus... Tantôt, dans leur escalier intérieur, rue Saint-Christophe, Steve a éteint la lumière, cela a d'abord étonné Luisa parce que, d'habitude, comme dans la Buick par exemple, au contraire, Steve aime bien qu'on le remarque, surtout lorsqu'il est en train de l'embrasser ou de glisser la main dans son décolleté. Bien que madame De Felice le juge, à dix-huit ans, tout de même un peu âgé pour sa fille, qui arrive à quinze, elle approuve hautement leur relation, puisque Steve Zegarelli est un « si beau parti », c'est l'expression vieux jeu qu'elle utilise. Luisa, elle, le trouve beau tout court (l'imbécile fixation humaine pour les traits harmonieux), oui, si beau avec ses cheveux blonds en brosse, son nez droit et fin, ses lèvres pleines, ses prunelles si enfoncées qu'il est malaisé d'y lire, mais que serait le charme sans un peu de mystère ? La beauté, nul à cet âge ne la soupçonne si fugace. De haute taille, Steve a de surcroît une carrure d'athlète, voilà qui ne manque pas de rassurer les mères : un sportif (il pratique le judo, la natation, le ski), c'est un chic type... Il est sérieux en plus, étudiant à l'École polytechnique, enfin, mais surtout, l'héritier de l'une des familles les plus riches de la paroisse, les Zegarelli, propriétaires d'une concession automobile et d'une noble résidence de la rue Cherrier, en pierre de taille, tandis que les De Felice louent ce troisième étage déglingué.

Qu'il éteigne cette lumière-là a donc surpris Luisa, puisque, depuis que Steve lui a demandé de sortir avec lui et qu'elle a accepté, ce qu'il préfère, c'est de la couvrir de baisers en public, de lui empoigner un sein ou une fesse au vu et au su de tous. Sauf

devant sa mère à lui. Lorsqu'il avait invité Luisa à un souper familial, un vendredi soir, là, il s'était montré tout froid, tout distant, à peine s'il la connaissait ; lui et madame Zegarelli se parlaient sans s'adresser à Luisa, comme si celle-ci, transparente ou invisible, n'en valait pas la peine, comme si elle n'était même pas née. Obstinément ployée sur son assiette, sans tenter de s'imposer, Luisa n'avait pas desserré les dents. Embarrassée. Mais pas autant que lors de ces étalages de caresses que lui prodigue Steve.

L'amour donne explication à tout, ou en invente. Luisa s'est dit que cela devait se dérouler ainsi, après tout elle n'y connaît rien, Steve est le premier garçon qu'elle embrasse sur la bouche. Elle s'est habituée, elle s'est convaincue qu'elle s'y habituais, que de nos jours l'on procède de cette manière, même si cela ne ressemble pas du tout à ces romans qu'elle a étudiés en classe, comme *Le rêve* de Zola, ou *Le Grand Meaulnes*. Tout à l'heure encore, Steve a allumé le plafonnier de la Buick pour l'enlacer et l'étreindre. La Buick est stationnée tout près du campanile. Voilà comment tous deux se sont rencontrés, ils chantent dans la chorale, les répétitions se déroulent au campanile. Madame De Felice avait d'ailleurs déclaré :

— C'est sûrement un bon gars, puisqu'il assiste toujours à la messe le dimanche.

En revanche, madame De Felice commence à considérer que, franchement, les répétitions de la chorale au campanile s'étirent indûment, bien qu'en fait ce ne soient pas tant les répétitions que le bon gars qui, sur la banquette avant de la Buick, s'allonge de plus en plus sur Luisa. Désormais, quand il promène ses mains partout sur son corps, Luisa ferme les yeux, là au moins obtient-elle l'obscurité, pendant que lui, à présent, ramène à cet endroit les doigts de Luisa, sur ce renflement.

— L'église, il n'y a rien de mieux pour les fréquentations, avait en outre affirmé madame De Felice.

Luisa est cependant moins certaine de l'approbation maternelle en ce qui concerne les après-répétitions, dès lors elle n'en souffle mot. Pour l'instant, sur la banquette avant de la Buick, Luisa n'est pas certaine non plus d'apprécier les baisers de Steve, elle a l'impression qu'il s'empiffre de sa bouche, elle ne peut se défendre

de penser qu'il est peut-être de ces gens si pressés qu'ils avalent sans goûter. Toc, toc, toc! Un policier tape sur la vitre. La honte. Luisa se sent rougir autant que le gyrophare, Steve et l'agent échangent une plaisanterie où il est question de peloter autre chose que de la laine à mitaines. Puis Steve démarre et, à un arrêt, après avoir rallumé le plafonnier, quel regard il lui jette, avant de lui mordre le cou!

Pour éloigner les voleurs (qu'auraient-ils toutefois à dérober?), durant leur absence, les parents De Felice laissent de la lumière dans l'escalier intérieur. Steve a reconduit Luisa chez elle, mais il rentre derrière elle. Dans l'étroit vestibule, au pied des marches, lorsqu'il a éteint, après l'étonnement initial, quelle peur sourde envahit Luisa? Une étrange sueur glacée lui mouille la nuque, elle n'ose pas le renvoyer, ses clés tombent par terre, Steve se presse contre elle, s'appuie de tout son poids contre elle, la plaque contre le mur. Il soulève sa jupe, lui pétrit la croupe, tire bientôt sur sa culotte, la descend sur ses cuisses, Luisa entend le couinement d'une fermeture éclair, Steve saisit ses doigts, les porte là, les referme sur cela. Elle n'a jamais rien touché de tel, Steve actionne sa main de haut en bas, soudain il retourne Luisa contre lui, et c'est alors qu'il lui dit :

— Penche-toi.

Elle obtempère. Lorsque ça s'enfonce en elle, c'est un pieu, elle se mord les lèvres. Le papier peint dans l'escalier, à volutes turquoise, il se déchire, là, tout près de la plinthe, ou quelqu'un de la famille en a arraché un coin qui retroussait, les volutes turquoise du papier peint, dans cette fièvre : des nœuds de vipères. Agrippé à sa taille comme un étau, Steve la harponne de plus en plus vite, Luisa pense « Arrête, arrête », il accélère son rythme, gémit, se tend, lâche un bref grognement. C'est fini. Il se sépare aussi sec. Demande :

— Ça va ?

Il se rajuste, elle renfile sa culotte. Il lui applique un baiser sur la joue. Il dit :

— À demain.

— Quoi, à demain ? La prochaine répétition n'a lieu que mardi prochain. Qu'est-ce que je vais raconter à ma mère ?

Lorsque Steve se pointe en tout début de soirée, le lendemain, madame De Felice ne requiert pourtant nulle explication, au contraire, la maman de Luisa, si contente d'un si beau parti, lui offre même un sac de ses fameux *Baci di dama*, qu'elle réserve à la visite, des biscuits d'amandes en poudre, accolés deux à deux par une cuillère de chocolat fondu. Pas étonnant ensuite que madame De Felice accepte d'emblée que sa fille et Steve partent se balader en voiture, à condition qu'il la ramène pour vingt-deux heures. Et d'ajouter :

— J'ai confiance en vous.

Depuis que Steve lui a dit « Penche-toi », Luisa ne comprend plus rien, elle songe à tous ces va-et-vient, aux marteaux-piqueurs qui crèvent les trottoirs, aux puits de pétrole qui éventrent la terre, aux bielles et pistons de toutes les mécaniques, à cet universel rentre-dedans, cela lui apparaît une révélation. Que tout, absolument tout, participe de ce principe, et que l'amour se réduit à cela, à ce forage, à ces ahans convulsifs. Elle en conclut que les chansons d'amour, les poèmes d'amour, les romans d'amour, ses parents, Roméo et Juliette, Héloïse et Abélard, tout cela n'est que supercherie, simagrée ignoble, tromperie planétaire. Tous, ils ont menti, dissimulé, enjolivé, pour forger cette mascarade intégrale : la chimère de l'amour. En réalité, en vérité, nous ne sommes à cet égard rien de plus que des bêtes, pire, des cloportes. L'amour n'étant pas l'amour, Luisa décide de tout oublier de ce qu'elle croyait connaître, et dorénavant de piétiner avec soin tout sentiment. Puisque l'unique loi des hommes est d'ignorer leur cœur, elle ne veut plus en avoir, que le sien cesse de battre. Elle a quinze ans, elle se dit : « Je suis morte. C'est parfait. À moi ma nouvelle vie. » Impossible pour elle si jeune de comprendre que le hasard, ce garnement bête et aveugle, frappe n'importe comment, et qu'ainsi, par simple maladresse, par ignorance, à coups de burin, se façonne une destinée. Par accroc.